



# JÉSUS DE A À Z

*Dirigé par le frère dominicain Renaud Silly o.p., paraîtra le 15 avril, dans la prestigieuse collection Bouquins, un « dictionnaire Jésus » éblouissant par son ampleur, sa précision et son érudition.*

*Nous en avons sélectionné quelques entrées marquantes.*

## *Extraits*

### **ADORATION DE LA CROIX**

L'adoration de la Croix invite le fidèle à passer de l'extérieur à l'intérieur ; du mal accusé au péché confessé ; de l'autojustification à la vérité sur soi-même ; à déchirer son cœur plutôt que ses vêtements. La croix dévoilée aux fidèles lors de la liturgie de la Passion est à l'image de leur cœur mis à nu devant Dieu, sans faux-semblants. Elle les invite à mettre de côté la paranoïa qui n'a de cesse de rejeter sa responsabilité sur les autres. « *Comprenez ce que vous faites, imitez ce que vous célébrez* », dit une ancienne exhortation liturgique. Par l'adoration de la Croix, le fidèle se remémore la méprise de Pilate et des autorités qui ont condamné Jésus. Tous cherchent à l'extérieur la cause du mal qui est en eux, dans la volonté inclinée vers le mal dont le redressement n'est du pouvoir de personne, mais de la seule grâce de Dieu. L'ostension de la croix est là pour objectiver ce mal dont les chrétiens considèrent la passion de Jésus comme l'ultime conséquence. Par l'ostension de la croix, le fidèle est appelé à contempler le fait que Jésus n'a pas vaincu le mal en écrasant les criminels, mais en l'anéantissant dans sa propre offrande à l'amour rédempteur. L'ostension de la croix est l'école de la charité, grâce à laquelle Jésus a vaincu le mal par le bien, la haine par l'amour, la révolte par l'obéissance, la violence par la

douceur, le mensonge par la vérité. Il a détruit l'hostilité et non l'ennemi, le péché et non les pécheurs. C'est la science de la croix dans laquelle les spirituels chrétiens renouvellent leur consécration à l'amour qui sauve.

### **IRONIE**

Jésus a manié l'ironie, mais elle se connote toujours chez lui de la rhétorique du renversement des valeurs. La promesse aux disciples d'occuper « douze trônes » est ironique, surtout si l'on songe avec Bossuet que la Croix fut pour Jésus un autel, une chaire et... un trône (*Panegyrique de saint Bernard*). À ses disciples qui lui demandent de quel profit leur sera d'avoir tout quitté pour le suivre, Jésus établit une longue liste de bienfaits, qui inclut en prime... des persécutions ! Devant l'assemblée de gens respectables qui le traitent avec honneur, Jésus déclare que le meilleur de tous les présents n'est autre que Marie-Madeleine, « *pêcheresse dans la ville* » de son état et dont il expulse « *sept démons* ». Lorsqu'il déclare qu'il est venu appeler « *non des justes, mais des pécheurs* », il faut entendre l'ironie du propos : bouffis d'orgueil, les interlocuteurs de Jésus ne voient pas que ce sont eux qu'il appelle en priorité, justement parce qu'ils sont des pécheurs... Le trait rend d'ailleurs ridicules les justes prétendus, confis dans

leur impeccabilité. On peut également souligner l'ironie satirique de certaines paraboles.

Jésus use aussi d'une ironie philosophique, qui constitue une voie de recherche vers la vérité. [II] s'y entend pour répondre aux questions par d'autres questions, de manière à approfondir une discussion que ses interlocuteurs pensaient maintenir à la surface. Ainsi lorsqu'on le questionne sur son autorité, sur la filiation du Messie ou encore sur le plus grand commandement. À chaque fois, l'approfondissement auquel invite l'ironie de Jésus porte sur son identité mystérieuse. Une autre forme très personnelle d'ironie consiste pour Jésus à ne pas répondre aux questions, mais à demander à ceux qui l'interrogent pourquoi ils les lui posent. Dans la controverse sur le mariage, par exemple, son argumentation, remontant à la source de la sacramentalité du couple, accuse les motifs malveillants de ses interlocuteurs : ils ont tendu un piège à Jésus pour essayer de le prendre en flagrant délit d'enseignement contraire à la Loi. En argumentant à partir de la Loi, Jésus a manifesté la pauvreté des arguties de ses adversaires et le motif réel, vicieux, de leurs questions. La manière est à proprement parler ironique : Jésus restitue à la parole divine sa qualité de question (en grec : eirōneia), quand ses adversaires la restreignent à un système clos, infalsifiable et oppressif. Jésus mène ironiquement ses adversaires où il veut, et les fait répondre eux-mêmes à leurs propres questions.

### MORT DE JÉSUS

Jésus a subi l'exact inverse de la mort noble ou bonne des héros. Elle accumule les traits peu flatteurs : ricanements et moqueries des gens de rien, provocations, « *même ceux que l'on avait crucifiés avec lui l'insultaient* », expression directe de la souffrance et de la tristesse. Cette composition est certes stylisée par le choix des éléments retenus, la grande attention à présenter cette mort comme prophétisée, mais il est clair que s'il s'agissait d'une composition rhétorique pour convaincre, elle était contre-productive. Jésus ne triomphe pas de tout pathos. Il exprime des sentiments tels que la peine et l'angoisse, profondément humain comme certains grands héros bibliques, comme David ou Jérémie. Mais la description crue de son abandon et des outrages subis va beaucoup plus loin que pour eux. De plus, le goût juif avait probablement changé à l'époque de Jésus par rapport à celle de la Bible. La mort de Jésus n'a rien à voir avec le courage et la morgue des martyrs juifs rapportés en 2 et 4 Maccabées. Le récit de Matthieu et Marc n'aurait certes pas captivé un lectorat juif hellénisé, et, plutôt, lui aurait fait honte. La barrière culturelle est encore plus haute, qui sépare la mort de Jésus

des attentes d'un public gréco-romain. Origène a conservé les diatribes furieuses de Celse au II<sup>e</sup> siècle. Ce dernier semble considérer comme le suprême degré de la corruption du goût et de la décadence que l'on puisse honorer un dieu chez un personnage mort d'une manière si vile : « *Si vous [les chrétiens] aviez tant d'envie d'innover, combien auriez-vous mieux fait de choisir quelqu'un qui fut mort glorieusement, et en qui la fiction qui l'aurait fait Dieu trouvât au moins à se soutenir ?* »

### NAZARETH

Les recherches archéologiques faites à Nazareth du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours ont apporté de précieuses informations sur ce que fut cette ville à l'époque du Christ. Elles

ont d'abord permis d'établir fermement qu'elle existait, ce qu'une certaine critique refusant toute objectivité aux Évangiles s'était permis de contester. Les fouilles menées par les franciscains ont révélé qu'il s'agissait au I<sup>er</sup> siècle d'une petite bourgade, à flanc de colline. Les maisons n'étaient pas luxueuses mais commodes : le relief permettait de se servir de grottes naturelles comme dépendances et de creuser en plus dans le calcaire tendre des citernes et des silos. Cette architecture semi-

troglydite permettait un gain de place important. Elle rendait inutiles les vastes cours pour entreposer céréales, huile et vin, denrées qui constituaient la base de l'alimentation comme en témoignent les paraboles, enseignements et miracles de Jésus. C'est à Nazareth et sur les chantiers de son père que Jésus a appris à connaître tout ce qui a trait à la fabrication de ces produits.

À moins d'un kilomètre à l'ouest de Nazareth, des fouilles ont mis à jour un vignoble d'époque hérodienne avec des terrasses solidement construites en pierre, une cave et trois tours circulaires espacées de quinze mètres les unes des autres. La découverte du vignoble prouve que les habitants de la Galilée n'étaient pas tous pauvres. En témoigne aussi un palais de l'époque d'Hérode d'une grande richesse, découvert à Ramat Hanadiv sur le flanc sud du mont Carmel et qui comportait des étables, deux caves, un pressoir à huile, une tour et un miqwê. Le propriétaire, pour vivre aussi luxueusement, devait posséder d'importantes propriétés foncières, productrices de biens exportables, tels que le vin ou l'huile, dont il laissait probablement la gestion à des contremaîtres ou des surintendants comme dans la parabole des vigneronniers homicides de l'Évangile de Matthieu.

À l'emplacement de l'actuelle basilique de l'Annonciation achevée en 1968, les fouilles de la Custodie franciscaine ont révélé des superpositions de constructions dont certaines datant du I<sup>er</sup> siècle : des cavités taillées dans la roche et

*Jésus mène  
ironiquement  
ses adversaires  
où il veut,  
et les fait répondre  
eux-mêmes  
à leurs  
propres questions*

utilisées comme habitations, entrepôts ou greniers ont été découvertes sous l'église et plusieurs pressoirs à huile à proximité.

D'autres constructions des époques byzantine et de croisée révèlent que cet emplacement fut vénéré durant des siècles : au niveau inférieur de la basilique, un escalier en spirale de l'église croisée qui avait été construite au début du XII<sup>e</sup> siècle et mentionnée dans les écrits d'un pèlerin russe venu en Terre sainte en 1107 (Daniel Palomnik Puteshestive) est encore visible, de même que le mur nord et des parties des trois absides. De l'église byzantine édifiée au V<sup>e</sup> siècle et qui comprenait un atrium et un monastère subsistent quelques éléments. Des restes de l'édifice (bases de colonnes, chapiteaux, moulures, montants de porte) datant des III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles ont été retrouvés. Beaucoup d'éléments de pierre étaient recouverts de plâtre et décorés de graffitis chrétiens. Le bâtiment a pu être une synagogue-église dès l'époque préconstantinienne. Des mosaïques du IV<sup>e</sup> siècle portant des motifs et des inscriptions sont aussi présentes. Sous le niveau de l'église byzantine, une piscine creusée dans la roche et munie de marches a été découverte. Ses murs étaient décorés de différents symboles : des bateaux, des filets, des croix à pointes et des plantes. Pour les archéologues, ces motifs sont le signe que la piscine a été construite à l'époque préconstantinienne par les Judéo-chrétiens. Des graffitis couvrent également les murs de la piscine, parmi lesquels des abréviations du nom de Jésus, des invocations et d'autres noms, peut-être ceux des pèlerins. Cette superposition de sanctuaires montre que dès les premiers siècles et sans discontinuité, ce lieu, et plus particulièrement la grotte dite de l'Annonciation, a été considéré par les chrétiens comme un lieu saint.

#### “PATER NOSTER”

Jésus ne pouvait laisser ses disciples sans leur apprendre la prière caractéristique de la Nouvelle Alliance. Moïse avait transmis le *shema Israël*. Lui-même transmet le *Pater*. C'est la prière qu'il a enseignée à ses disciples : « *Quand vous priez, dites...* » Ce n'est donc pas sa prière. Jésus n'aurait pu s'approprier les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> demandes sur la remise des péchés, l'humilité devant la tentation ou la délivrance du Mauvais. En revanche, il est clair qu'il existe un rapport causal entre la prière de Jésus, dont la forme exacte échappe à l'observateur, et le *Pater* que le fidèle reprend. Le *Pater* est en effet la prière où se révèle la paternité de Dieu et son corollaire, l'adoption filiale. Or, cette relation à Dieu Père est le fruit de l'enseignement et de l'œuvre de Jésus, dans l'Esprit saint. À l'homme de prière, il importe autant de savoir ce qu'il faut demander que ce qu'il faut désirer. C'est le sens de la question des disciples « *apprends-nous à prier* », ce qui signifie au sens strict : « *apprends-nous à demander* » ou même « *apprends-nous ce qu'il faut demander* ». Le *Pater* inclut tout ce qu'il faut demander,

l'adresse « *Notre Père* » signifiant la confiance filiale avec laquelle on peut tout espérer de Dieu. C'est pourquoi le *Pater* apprend non seulement ce qu'il faut demander, mais aussi que l'on ne peut rien demander de plus grand que ce qui est contenu dans cette prière. C'est donc par excellence la prière de l'espérance chrétienne, inspirée par l'Esprit, qui se développe avec sa répétition. D'où sa place dans la liturgie de la messe, dans la prière du rosaire, dans les pétitions personnelles.

#### RICHE

Jésus a dispensé un enseignement sans compromis sur la possession des biens : « *Heureux, vous, les pauvres [...]. Malheureux, vous, les riches, vous avez déjà votre récompense* » ; « *il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu* ». Au jeune homme riche qui lui demande ce qu'il doit faire pour avoir en héritage la vie éternelle, il répond : « *Vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux.* »

Est-ce à dire que Jésus condamne la richesse comme telle ? Sa radicalité puise dans la prophétie d'Israël, spécialement dans le premier Isaïe ou le prophète Amos, chez lesquels la liberté chèrement acquise des fils d'Israël exige de contenir les disparités sociales dans des limites raisonnables. Le cadastre en particulier joue un rôle sacré, car la répartition des terres entre tous les clans est le gage de leur liberté concrète. Cette position ne suppose donc aucune antinomie entre l'existence de la propriété et la radicalité de l'Alliance. Au contraire, celle-ci suppose celle-là. En prédicateur venu d'Israël, Jésus devait partager ce point de vue. Mais il va plus loin lorsqu'il associe l'état de perfection à la pauvreté volontaire : c'est un aspect particulier de son enseignement. Aux riches il dispense un enseignement moral. Dans le groupe de ses disciples, il semble avoir suscité une mise en commun des biens

qui les apparente à une secte philosophique.

[...] On éprouverait toutes les peines à reconstituer un enseignement économique de Jésus à partir de ces notations isolées, de même que les prescriptions alimentaires du concile de Jérusalem ne font pas une diététique, ni les observations des Mages une astronomie. Jésus s'est appuyé sur la riche Marthe, qui semble avoir fourni une véritable base logistique à Jésus et à son entourage. Sa sœur Marie-Madeleine, avec Jeanne et Suzanne, « *assistait [Jésus] de ses biens* ». Pierre possédait une entreprise de pêche avec plusieurs ouvriers et Jésus semble bien avoir été entrepreneur en bâtiment. Cela ne prouve certes rien : le XX<sup>e</sup> siècle a connu des milliardaires aux idées sociales très avancées, voire révolutionnaires, et des pauvres croyant en la vertu du capitalisme.

L'impression générale semble être faite d'indifférence en ce qui concerne le fait de posséder des richesses et de rigueur morale concernant leur usage. Zachée rembourse très

*Le “Pater” apprend  
non seulement  
ce qu’il faut demander,  
mais aussi que l’on  
ne peut rien demander  
de plus grand que  
ce qui est contenu dans  
cette prière*

largement ceux auxquels il a fait tort. Il ne renonce pas à ses biens, ni à la profession par laquelle il les a acquis. Dans l'Évangile, on rencontre des riches : Nicodème, ou un centurion qui a fait construire une synagogue, et des pauvres, l'aveugle Bartimée ou des lépreux : jamais leur état social ne détermine a priori le regard que Jésus pose sur eux, et Jésus ne porte pas de condamnation de principe contre les uns ou les autres. En moraliste, Jésus condamne les abus auxquels se livrent les riches : il n'a aucune illusion sur le sentiment d'impunité que peut procurer la richesse. Mais il semble plus indulgent avec un Zachée, mû par la passion primaire de l'appât du gain, qui est au fond un personnage malheureux et ridicule, qu'avec ceux qui confisquent le pouvoir culturel et le prestige social, comme les pharisiens. Jésus n'est pas le premier à relever que le plaisir de dominer est d'autant plus intense qu'il se passe de la médiation grossière de l'argent. Le thésauriseur de la parabole du riche insensé ressemble comme un frère à Zachée, tant il paraît plus à plaindre pour sa folie qu'à blâmer pour son amour des richesses. La condamnation du riche mauvais vient de ce qu'il est mauvais, non de ce qu'il est riche.

### RIRE

Jésus, dans les Évangiles, n'est jamais décrit en train de rire. Si le rire est le propre de l'homme, alors comment celui dont la foi défend qu'il était homme en toutes choses aurait-il pu se soustraire à la condition commune ? Chez Umberto Eco, le vieux bénédictin aveugle Jorge de Burgos détruit l'unique manuscrit du second livre de *La Poétique* d'Aristote consacré à la comédie, parce que le rire serait diabolique. Le franciscain Guillaume de Baskerville le défend comme instrument de vérité et de liberté. Si le rire naît de la prise de distance et donc du labeur de l'intelligence qui juge des événements sans les subir frontalement, il est impossible que Jésus n'ait point ri. Pourquoi les Évangiles ne font-ils jamais éclater le rire sonore de Jésus ? Le Nouveau Testament connaît le rire sardonique de la moquerie, envers l'homme de la parabole qui a jeté les fondations de sa tour sans être capable de l'achever, envers Jésus qui déclare la fille de Jaïre non pas morte, mais seulement endormie, ou Paul lorsqu'il se met à parler de l'espérance de la Résurrection aux aréopagites blasés sans compter les railleries qui composent le tableau de la passion du Christ. Ce rire vengeur et railleur naît de la désespérance devant l'ordre inflexible du destin, qui assigne à chacun un rôle prédestiné. La moquerie fait partie du rétablissement de cet ordre lorsqu'il a été compromis. On ne peut le trouver chez Jésus, qui vient au contraire « *faire toutes choses nouvelles* », ouvrir le champ de tous les possibles, qui clame sans crainte du ridicule l'ouverture du paradis aux publicains et aux prostituées. Le rire dans la satire et la comédie gréco-romaine procède du ridicule des personnages abjects qu'elle met en scène, soldats ruinés, esclaves fugitifs, maquerelles et entremetteuses : en vertu

*En moraliste,  
Jésus condamne les abus  
auxquels se livrent  
les riches : il n'a aucune  
illusion sur  
le sentiment d'impunité  
que peut procurer  
la richesse*

d'une stricte séparation des styles, ces personnages sont bons pour en rire et irrécupérables pour le genre sérieux dont ils sont exclus par nature. Or Jésus met son plaisir à inscrire tous ces personnages dans le drame sérieux.

On s'étonne davantage de l'absence du rire de contentement dans les Évangiles. Il n'a certes pas sa place en Dieu, car il suppose une surprise, l'attente comblée d'un désir, le retour de l'harmonie entre le rieur et son environnement. Certes, la joie est bien présente dans l'Évangile, pour Zacharie lors de la nativité de Jean-Baptiste, chez les bergers à Noël pour les Mages à l'apparition de l'étoile. Mais jamais sous la forme du rire. La joie peut faire bondir, festoyer, exulter, sauter de joie. Cette joie illustre culmine dans la louange divine. Lorsque Jésus « *exulte de joie sous l'action de l'Esprit saint* », c'est quand il « *bénit [le Père], Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages*

*et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits* ». On est loin de la franche rigolade des Olympiens lorsque leur sont exhibés les adultères Arès et Aphrodite, emprisonnés par le mari cornu dans un filet (*Odyssée*, VIII, 326), ou du fameux rire que la servante Baubô arrache à Déméter attristée par la mésaventure de sa fille retenue aux enfers. Ces dieux anthropomorphes sont à peine des dieux : c'est pourquoi on peut leur attribuer le rire comme à l'homme.

### TOMBEAU DE JÉSUS

Les découvertes archéologiques menées depuis le XIX<sup>e</sup> siècle ont poussé les savants à proposer de nouvelles hypothèses concernant l'emplacement du tombeau du Christ. Un des plus célèbres est la « Garden Tomb » (« tombe du jardin ») repérée par le général Gordon en 1883, au nord de la porte de Damas, hors de la ville actuelle. Le nom Golgotha s'expliquerait par la forme des escarpements rocheux du jardin dans lequel la tombe se trouve qui ressemble à celle d'un crâne avec ses cavités oculaires. De fait, cette tombe appartient à la portion méridionale d'une nécropole plus vaste répartie aujourd'hui sur plusieurs propriétés. Cependant, il n'y a aucune tradition ancienne en faveur de ce lieu. Quoique proche des murs ottomans, le terrain se trouve trop loin des murs de Jérusalem au temps de Jésus et la colline ne reçut sa forme de crâne que quand elle fut exploitée comme carrière, entre le XVIII<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle. Cependant, « Gordon's Tomb » [tombe du général Gordon] est devenue au fil des décennies la « Garden Tomb » [tombe du jardin] aujourd'hui fréquentée par des centaines de milliers de pèlerins chaque année. Le lieu a été très bien adapté aux récits évangéliques et présente une tombe dans un beau jardin bien entretenu :

c'est un lieu propice pour se représenter la configuration ancienne des lieux authentiques, avant leur complète transformation. ■

*Extraits choisis par Guyonne de Montjou*

*Dictionnaire Jésus*, par l'École biblique et archéologique de Jérusalem, sous la direction de Renaud Sully o.p., Bouquins, 1 275 p., 32 €.

